

*Mémoires
d'un citoyen engagé
sous Nasser, Sadate
et Moubarak*

L'ÉGYPTÉ

D'UNE RÉVOLUTION À L'AUTRE

ALY EL-SAMMAN

PRÉFACE DE THÉO KLEIN



éditions du
ROCHER
DOCUMENT

L'ÉGYPTE D'UNE RÉVOLUTION À L'AUTRE

ALY EL-SAMMAN

L'Égypte d'une révolution à l'autre

Mémoires d'un citoyen engagé sous Nasser,
Sadate et Moubarak

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07219-7

ISBN pdf : 978-2-268-00552-2

Préface

La première fois que j'ai rencontré Aly el-Samman, j'étais confortablement assis dans mon fauteuil, regardant une chaîne de télévision. Lui était interviewé dans un studio de cette télévision où se trouvaient également des journalistes israéliens. Il était le seul Arabe présent, les autres journalistes arabes ayant refusé de s'asseoir dans le même studio que leurs collègues israéliens. J'aurais dû comprendre dès cet instant qu'Aly el-Samman était un grand artiste de la relation humaine.

Depuis ce premier contact télévisuel, j'ai eu de très nombreuses occasions de rencontrer Aly et de me laisser convaincre qu'il était possible de nouer avec lui une amitié sincère, au-delà de nos divergences parfois profondes, mais dont nous assumons, l'un et l'autre, les contradictions, les oppositions, avec la volonté de mieux nous comprendre réciproquement.

J'ai dit « artiste de la relation humaine » et non « technicien », bien qu'il y ait chez lui, dans la création de cette relation, un enchaînement gradué qui va de la spontanéité d'un premier contact vers la rencontre, le dialogue et l'amitié. J'ai moi-même parcouru ce chemin avec bien d'autres amis pour lesquels Aly el-Samman est l'Égyptien que l'on doit connaître.

Dans le développement de sa stratégie de communication et de conquête, Aly el-Samman n'a pas d'autre préoccupation que celle d'écouter, puis de situer son interlocuteur, de l'inviter à déployer ses idées et ses argumentations et, lorsque celles-ci sont opposées aux siennes, de ne rien rejeter de ce qu'il a entendu, mais, par touches successives, d'exposer son propre point de vue en cherchant à le documenter plutôt qu'à l'imposer.

Il y a beaucoup de respect de la part d'Aly dans cette conquête d'amitié, mais aussi beaucoup de volonté de convaincre en tentant d'ouvrir l'esprit de son interlocuteur par la production d'arguments auxquels il est certain que l'autre sera sensible.

Après tout, le respect spontané de l'autre, l'écoute attentive de ses arguments, puis leur contournement progressif en vue non pas de les contredire, mais de les faire évoluer, tout cela aussi, c'est bien Aly el-Samman.

Mais il y a également beaucoup de sincérité dans cette conquête de l'amitié et, par-delà, de la conviction : une volonté de servir son pays et, surtout, de le faire en ouvrant cette Égypte millénaire vers les autres rives de la Méditerranée et très au-delà, bien sûr.

Au lendemain du courageux séjour d'Anouar el-Sadate à Jérusalem, comme à chacune de nos rencontres, Aly me parlait des contacts établis par lui et du fait que la cause de la paix pouvait s'étendre et bénéficier, au fur et à mesure, des contacts et de l'appui, notamment, de chefs d'État européens.

Aly était alors porteur du message de paix qu'il s'efforçait d'animer et d'amplifier pour illustrer le rôle majeur que son pays, l'Égypte, pouvait et devait jouer, afin d'ouvrir un dialogue utile et constructif entre toutes les rives de la Méditerranée.

Puis il a compris que, ce dialogue, il convenait également de le mener entre les trois religions monothéistes issues d'une Parole unique qui avait appelé l'homme depuis le mont Horeb, dans le désert du Sinaï, à ne plus se laisser détourner par les fausses idoles pour se consacrer dorénavant au culte de la Voix qui exprimait la Vérité de l'appel à la conscience.

J'ai assisté à de nombreuses réunions convoquées par Aly el-Samman et dirigées par lui, toutes destinées avec un bienheureux acharnement à appeler et même à provoquer le dialogue entre juifs, chrétiens et musulmans, pris dans l'ordre de révélation de leur vérité à la fois unique et fortement diversifiée. Il faut dans cette action beaucoup de savoir, beaucoup d'habileté et cette conviction personnelle profonde qui, seule, permet de faire surgir le dialogue.

Théo Klein

Chapitre I

Les années d'enfance et de formation

Une sainte lignée

Je suis né en 1929, sur l'île de Manial, au centre du Caire. Mon père, Abd el-Wahab, qui travaillait au ministère de la Justice, fut emporté à l'âge de trente-neuf ans par une crise cardiaque. J'avais deux ans, mon frère en avait neuf. Ma mère, Dowlat Khatib, n'eut alors d'autre choix que d'aller s'installer avec ses deux fils dans sa famille, et c'est ainsi que nous partîmes vivre à Tanta. Cette ville prospère du delta du Nil, à environ quatre-vingt-cinq kilomètres au nord-ouest du Caire, est surtout connue pour sa mosquée qui abrite le tombeau d'un saint de l'Islam, El-Sayyed el-Badawi, grande figure du soufisme du XIII^e siècle, et pour son *mouled*, pèlerinage qui voit affluer chaque année des centaines de milliers de fidèles venus de tout le pays.

Ma grand-mère maternelle, Sitetat Barakat, jouissait d'une notoriété certaine à Tanta, puisqu'elle descendait en droite ligne de Sidi Mugahid, l'un des deux saints inhumés aux côtés d'El-Sayyed el-Badawi.

Quatre ans après notre arrivée, ma mère disparut à son tour, à l'âge de trente-cinq ans. Mon frère et moi nous retrouvions orphelins. La tradition aurait voulu que nous allions vivre dans la famille de mon père. Ma grand-mère s'y opposa farouchement. Elle s'était profondément attachée à moi. Mon frère, Mustafa, de sept ans mon aîné, pouvait bien être confié à la garde de mon oncle, mais nul ne lui enlèverait le plus jeune fils de sa fille unique. J'ignore comment cette décision fut accueillie dans la

famille de mon père. Le fait est qu'il n'y eut personne pour défier ma grand-mère. Avoir pour aïeul un saint confère d'indéniables avantages !

Ma grand-mère était financièrement très à l'aise. Elle était à la tête de terres et de biens immobiliers, et percevait de plus une rente prélevée sur les donations, les *waqf*, faites à la mosquée. La tradition islamique prévoit en effet le partage de cet argent entre les nécessiteux et les descendants des saints locaux. Cette pratique cessa après la révolution de 1952, lorsque le gouvernement de Nasser décida de prendre en charge la gestion des fonds.

Elle se porta en justice pour obtenir, à titre exceptionnel, le droit d'assurer ma tutelle et de gérer mon patrimoine jusqu'à ma majorité, gestion qui aurait dû être, comme le veut la coutume, confiée à un juge du « statut personnel » chargé de débloquer, au fil des ans, les sommes nécessaires à mon éducation. Ma grand-mère n'entama pas mon héritage et subvint, sur ses propres deniers, à tous mes besoins, si bien que je me retrouvai, à vingt et un ans, à la tête d'un pécule suffisant pour espérer réaliser mon rêve d'aller faire mes études supérieures en France.

Une enfance surprotégée

Tandis, donc, que mon frère Mustafa grandissait au sein de la famille de mon oncle paternel Zaki, je devins l'enfant unique et gâté de ma chère grand-mère. Elle avait élevé trois garçons et une fille, et le décès de cette dernière lui fit reporter sur moi le torrent d'amour dont cette disparition prématurée l'avait sevrée. Je n'ai jamais su ce qu'être orphelin veut dire. Mes désirs étaient des ordres, et rien n'était assez beau pour moi.

Ce regain d'amour maternel tardif n'empêchait pas ma grand-mère de demeurer intransigeante sur tout ce qui touchait aux préséances familiales. Ses trois fils, qui avaient fondé une famille ou étaient en âge de le faire, ne s'asseyaient jamais en sa présence avant qu'elle ne les y eût invités.

Nous habitions une vaste demeure en brique rouge, à la façade moderne, mais meublée dans le goût arabe traditionnel. Les fenêtres du deuxième étage, que j'occupais avec ma grand-mère, étaient agrémentées de moucharabiehs. Il y avait, attenants, deux hectares de terres agricoles, une grange, des étables et des écuries. Si je me souviens bien, nous avions trois vaches, cinq ou six chèvres, trois buffles, des chevaux et une basse-cour, ce qui suffisait à couvrir nos besoins en viande, légumes, œufs et lait frais, mais aussi en blé que nous mou lions sur place. Pour nos déplacements en ville ou dans les environs, nous prenions la calèche et faisons appel, pour les plus longs trajets, à ceux de nos proches qui avaient une voiture.

La domesticité – deux femmes de chambre, un chef cuisinier et son aide, un portier – occupait le dernier étage de la maison. Il y avait au rez-de-chaussée une vaste cuisine et une dizaine de pièces, dont une bibliothèque qui abritait une imposante collection d'ouvrages religieux – livres sur l'histoire de l'islam, exemplaires du Coran enluminés, Hadith¹, biographies d'El-Sayyed el-Badawi – que les habitants de Tanta pouvaient venir consulter à leur gré.

Le plus âgé de mes oncles avait sa propre maison, mais ses deux frères vivaient toujours sous le même toit que leur mère. L'oncle Abd el-Hamid, qui était célibataire, logeait dans un vaste studio, le reste du premier étage étant réservé à l'oncle Mustafa, sa femme et ses deux enfants, Samy et Samiha.

Ma grand-mère et moi occupions tout le deuxième étage. Nous disposions de cinq pièces, d'un grand salon et d'une petite cuisine où elle préparait son café turc et la tasse de thé qu'elle m'apportait au lit tous les matins. Elle prenait place sur une longue ottomane et sirotait son café parmi les coussins chatoyants tout en écoutant mon babil matinal. Elle m'avait fait aménager un bureau, afin que je puisse faire mes devoirs en toute quiétude, avec l'aide de ma gouvernante Aziza qui était mi-égyptienne, mi-soudanaise. Aziza prenait son rôle très au

1. Un Hadith désigne une communication orale du prophète de l'islam Mahomet et par extension un recueil qui comprend l'ensemble des traditions relatives aux actes et aux paroles de Mahomet et de ses compagnons.

sérieux. Et si ma grand-mère cédait à tous mes caprices, Aziza ne laissait rien passer. Elle me disait quand manger, quand me coucher, comment m'habiller, et n'hésitait pas à me sermonner au moindre écart. Comme beaucoup de Soudanais, elle parlait bien mieux l'anglais que la plupart des Égyptiens et elle m'initia très tôt à cette langue.

Lorsque j'obtins mon baccalauréat, elle m'offrit une photo d'elle dédicacée en ces termes : « À Aly effendi. » En m'attribuant ce titre réservé aux lettrés et aux fonctionnaires, elle faisait rejaillir avec fierté sur sa propre fonction l'honneur dont elle me gratifiait.

À la différence d'Aziza, ma grand-mère me surprotégeait. Elle faisait fermer toutes les fenêtres de l'étage lorsque je prenais mon bain, de crainte que je ne m'enrhume. Elle tenait à préparer elle-même mes repas alors que nous avions un cuisinier. Et quand j'étais invité à dîner à l'extérieur, elle s'arrangeait toujours pour savoir combien il y aurait de convives, afin de mitonner un festin qu'elle faisait livrer avant mon arrivée. J'ignore ce que mes hôtes en pensaient, ils avaient la courtoisie de ne montrer devant moi aucun signe de contrariété. Après tout, peut-être appréciaient-ils son geste, ma grand-mère étant excellente cuisinière. Peut-être aussi considéraient-ils ces plats, confectionnés par la descendante d'un saint, comme bénis ! Et lorsque je lui demandais s'il ne serait pas plus simple que je partage la nourriture préparée par mes amis, elle me répondait inmanquablement : « Tu ne sais pas si leur cuisine est propre et si leur cuisinier s'est lavé les mains avant de toucher aux aliments. » Elle a fini par me communiquer cette phobie de l'hygiène, au point que, aujourd'hui encore, j'éprouve quelque appréhension à manger à l'extérieur de chez moi.

Mon frère, mon héros

Tous les week-ends, on venait me chercher pour me conduire chez mon oncle paternel qui avait la garde de mon frère Mustafa. L'oncle Zaki était négociant en textile. Les clients occidentaux

– Italiens, Français, Grecs, Juifs – avec qui il était en affaires et qui fréquentaient régulièrement sa maison permirent à mon frère de s’ouvrir très tôt à d’autres horizons, à d’autres idées, à la modernité. Mustafa était mon idole et, durant mes visites, je le suivais partout tel un petit chien. Il était, contrairement à moi, passionné par le sport et la musique. Je me rappelle encore ma fierté lorsqu’il devint champion de gymnastique, et l’entendre jouer du luth était pour moi un plaisir très spécial, la musique étant prohibée de la sainte maison de ma grand-mère. Cet esprit ouvert et raffiné faisait montre de la même élégance dans sa tenue vestimentaire qu’il soignait particulièrement, bien qu’il vécût dans une petite ville de province, Qutur.

L’oncle Zaki envoya ses filles étudier dans des écoles françaises, mais s’assura qu’elles deviennent des dames respectées de la bourgeoisie locale. Mustafa épousa l’une d’entre elles, Naama. Ils eurent une fille, Noussa, et deux garçons, Abd el-Wahab et Mohammed, et vécurent heureux pendant cinquante ans jusqu’à ce que la mort de mon frère les sépare, en 1995.

Est-ce l’affection profonde qui m’unissait à son père ? Toujours est-il que mon neveu Abd el-Wahab, qui avait fait des études d’ingénieur agricole, se lança dans le journalisme, prenant modèle sur moi, et devint correspondant du quotidien *Akhbar el-Yom* à Kafr el-Cheikh. Son fils Aly suivra ses traces en s’inscrivant à l’académie de l’information de Madinet el-Aalam. Les deux filles de ma nièce Noussa, Hala et Heba, furent à leur tour gagnées par le virus du journalisme et ont fait carrière à la télévision.

La fête de saint Badawi

Chaque année, la fête patronale – le *mouled* – attachée à la célébration et au culte d’El-Sayyed el-Badawi attirait, une semaine durant, près de un million de pèlerins, mais aussi toutes les confréries soufies. Chaque soir apportait son cortège de nouveaux arrivants et les tentes se dressaient toujours plus nombreuses, colonisant jusqu’au moindre recoin, transformant le périmètre de

la mosquée en un véritable océan de toile. Les marchands venus de partout inondaient les rues de leurs étals de sucreries et de douceurs. Chaque maître soufi avait sa tente où il recevait les pèlerins et psalmodiait des chants qui transfiguraient la nuit.

À la différence de la plupart des enfants, j'étais moins attiré par les manèges ou les stands de tir installés à l'occasion de la foire que par les maîtres soufis et leur musique qui touchait l'âme. Au fil des ans, je finis par en connaître quelques-uns plus intimement et attendais chaque année avec impatience le moment de leur retour.

Il arrivait souvent que des pèlerins frappent à notre porte pour demander la bénédiction, la *baraka*, de ma grand-mère. Elle leur offrait alors sa main à baiser. Je m'insinuais à ses côtés et leur tendais, moi aussi, petit prélat en culotte courte, ma main à baiser. Les fidèles, le plus souvent, s'exécutaient en souriant. Grand-mère me laissait faire, considérant sans doute que, descendant moi aussi du grand Sidi Mugahid, ma bénédiction n'était peut-être pas sans légitimité.

Un *kottab* à domicile

Les enfants musulmans de ma génération, particulièrement en province, se devaient de fréquenter, entre cinq et sept ans, l'école coranique, le *kottab*. À raison de cinq heures par jour, ils se voyaient enseigner par un maître, le cheikh, la lecture, l'écriture, des rudiments de calcul, et apprenaient par cœur des passages du Coran.

Comment imaginer que ma grand-mère, qui me couvait tant, me laisserait fréquenter l'école du quartier? Il n'en fut effectivement rien, et elle transforma donc notre bibliothèque en *kottab*, recruta un cheikh pour m'éduquer ainsi qu'une vingtaine d'autres enfants. Si mes petits camarades venaient en classe vêtus de simples djellabas, parfois même nu-pieds, j'étais, pour ma part, toujours tiré à quatre épingles: costume croisé bleu marine, chemise blanche, souliers cirés. C'est une chose à laquelle je tenais, et Aziza m'encourageait d'ailleurs dans ce

sens. Ces atours impressionnants et le fait que grand-mère subventionnait intégralement cette classe devaient, dans mon esprit, m'attirer les bonnes grâces du maître, le cheikh Shibl.

Il faut dire que sa pédagogie tenait en une badine de un mètre de long dont il usait généreusement pour mieux remplir nos chères petites têtes brunes. Il ne m'a jamais battu, mais le voir administrer force coups de bâton sur la plante des pieds de mes camarades suffit à faire naître en moi une crainte irrépressible. Cela contribua, sans doute, à ce que j'obtienne d'excellentes notes. Ces châtiments corporels seraient décriés aujourd'hui, mais à l'époque personne n'y trouvait à redire, et il faut admettre que les résultats étaient là. Les enfants qui fréquentaient les *kottab* avaient incontestablement un meilleur niveau et rares étaient ceux qui tenaient rigueur à leurs maîtres de leur excès de discipline. J'ai fini par m'attacher profondément au cheikh Shibl, jusqu'à garder le contact et à lui écrire de temps à autre, même lorsque j'étais à l'université d'Alexandrie.

Un élève musulman parmi les coptes

À l'âge de sept ans, j'entrai à l'école publique. Mais après quelques mois passés avec un maître que je n'aimais pas et que je jugeais grossier et inintéressant, je demandai à changer d'école. Ma grand-mère se mit donc tout naturellement en quête d'un autre établissement. Nous étions en plein milieu d'année scolaire, aussi son choix se porta-t-il sur une école privée qui dépendait de l'Église orthodoxe copte. Elle avait, en outre, l'avantage d'être quasiment sur le trottoir d'en face, en bas de la rue qui partait de la mosquée El-Badawi.

Je crois bien que j'étais le premier et le seul musulman inscrit dans cette école. J'aurais pu me sentir isolé ou rejeté. Non seulement il n'en fut rien, mais je me vis de plus traité comme un hôte de marque. Le directeur, Hanna Maqar, m'accueillit avec infiniment de prévenance et de courtoisie :

« Enfin un élève musulman dans notre école... qui plus est issu d'une éminente famille musulmane ! »

De ce jour, il prit l'habitude de faire de brèves incursions dans ma classe pour s'assurer que j'étais correctement traité et que je travaillais dans de bonnes conditions. Restait un petit problème. L'enseignement religieux était de rigueur, comme dans toute école confessionnelle, mais il était inenvisageable de recruter un professeur pour enseigner le Coran à un unique élève. Cet enseignement me fut donc dispensé par un bénévole, le cheikh Gabr. Il est très vite ressorti des quelques versets qu'il m'expliquait et de ses propos qu'aucun de mes camarades coptes n'irait au paradis. « Dieu, me disait-il, est Un, et ceux qui croient en la Trinité font acte de polythéisme. » La pensée que mes amis soient exclus du paradis me perturbait énormément et je ne supportais pas qu'ils puissent souffrir ici-bas et dans l'au-delà. Naïvement, je les imaginais brûlant dans les flammes de l'enfer et pleurais sur leur sort injuste. C'est de ce moment-là que je nourris un profond ressentiment à l'égard du cheikh Gabr et des fanatiques en général.

La rentrée suivante vit affluer de nouveaux élèves musulmans. Le fait que le descendant d'un saint de l'Islam s'épanouisse dans ces lieux n'y fut sans doute pas étranger. Je n'étais plus seul, mais le sentiment de révolte que suscitaient chez moi les anathèmes proférés par le cheikh Gabr n'avait d'égale que la curiosité qui me poussait à vouloir connaître le pourquoi des choses. À peine se lançait-il dans de grandes digressions sur ce qui est permis (*halal*) et interdit (*haram*) que je l'interrompais d'un seul mot : « Pourquoi ? » Cette question inlassablement posée me valut, au bout d'un certain temps, d'être exclu du cours de crainte que je ne contamine mes camarades musulmans et qu'ils ne s'emparent, à leur tour, d'une interrogation aussi dérangeante qu'inconvenante. Le descendant d'un saint s'était vu interdire l'accès à une éducation religieuse au nom de l'amour qu'il portait à ses frères non musulmans. Je venais de découvrir que la religion peut être source de discrimination.

Un autre homme de foi marqua fort heureusement mon enfance, sans pour autant chercher à influencer mes choix culturels : le père Girgis, prêtre de l'église attenante à l'école copte. Il avait toujours un mot gentil à mon égard pendant les

récréations et m'invitait souvent à partager une tasse de thé avec lui, un thé anglais raffiné, le Brooke Bond Tea, que j'ai appris à aimer au point d'en commander, pendant des années, partout où je me trouvais.

Caprice du destin ou fruit du hasard ? Quelque cinquante ans plus tard, je fus présenté, à Paris, lors d'une réception donnée en l'honneur de Sa Sainteté le pape Chenouda III, au père Louka, chef de l'Église copte de France. Il n'était autre que le fils du père Girgis, dont il avait hérité tout à la fois la générosité et l'érudition. Il était de mon devoir de tendre au fils la main que son père m'avait tendue ; je lui proposai donc d'intégrer l'Association internationale pour le dialogue judéo-islamo-chrétien (ADIC) que je préside aujourd'hui à Paris.

Un amour impossible

Je fis, dans le même contexte, une expérience bien plus douloureuse. Je décidai vers l'âge de quatorze ans de consulter un avocat pour m'enquérir des termes du testament de mon père. Il me dit que mon héritage consistait en actions dans un certain nombre de sociétés égyptiennes et en des reconnaissances de dettes signées par quatre débiteurs. Mon père avait consenti à chacun d'entre eux des prêts d'un montant de 200 à 300 livres qui, remboursés, me permettraient de faire l'acquisition d'une maison ou de bonnes terres agricoles.

L'un de ces débiteurs, un copte orthodoxe, M. Hanna, était comptable dans un magasin de tissus de la ville. J'accédai à son souhait de voir le remboursement de sa dette échelonné. Nous nous rencontrâmes à quelques reprises afin d'établir un échéancier, et je fis, à cette occasion, la connaissance de sa fille dont je tombai éperdument amoureux. J'étais prêt, pour voir l'élue de mon cœur, à étaler plus encore le paiement de la dette de son père. Il ne fut pas dupe, cette idylle naissante ne lui avait pas échappé. Il me prit un jour à part et me pria, avec infiniment de bienveillance et de tact, de bien vouloir lui accorder une faveur : que je renonce à revoir sa fille. Ses arguments étaient